

Traduction proposée / Suggested translation

La sueur collait sa chemise à la peau ; avec peine le facteur poussait son Solex* dans le sable ; il transpirait, sa figure brillait, le buste en avant, les mains solidement posées sur le guidon, ahanant légèrement la bouche ouverte, il gravissait le mamelon de sable tout en maudissant les habitants et les autorités : « Qu'est-ce qu'on attend pour asphaltter cette rue ? » pensait-il.

Des ménagères de retour du marché l'apostrophaient pour le taquiner :

- Eye ! homme, tu mouilles.

Elles le dépassèrent. Il s'arrêta ; appuya l'engin sur son ventre qui pointait outrageusement ; s'essuya la face avec son mouchoir de cotonnade. Ses yeux ne quittaient pas le dos des femmes ; prestes, légères, les calebasses en équilibre sur la tête, elles semblaient à peine toucher le sol. Il reprit sa marche d'une allure ralentie. [...]

Le facteur gara son Solex sur le pieu tordu de la porte d'entrée. À son assalamalec, deux femmes assises à même la terre, d'un ton méfiant, répondirent. Elles le connaissaient, mais par son emploi, l'homme traînait derrière lui un préjugé défavorable.

- Femmes, votre époux, Ibrahima Dieng est-il présent ? [...]

- Dans cette maison, tu n'as jamais apporté de bonnes nouvelles.

- Justement, c'est le contraire ce matin. C'est de l'argent.

- Il vient d'où ?

- De Paris... Un mandat.

- Paris ? Qui Ibrahima connaît-il à Paris ? Tu es sûr que c'est pour lui ? Bah, ne nous tue pas avec l'espoir.

- Il y a même une lettre avec. Je connais mon métier.

- Tu as entendu, Aram, lança Mety joyeuse à l'adresse de la seconde épouse qui s'était approchée. Elle était plus jeune, maigre, les joues creuses, le menton pointu.

- Un mandat de combien ? demanda encore Aram.

- 25 000 francs.

Elles épilogaient entre elles sur l'énormité de la somme.

- Yallah est venu, Mety, toi qui te lamentais, disait Aram.

Mety, l'avis et la lettre dans la main, éprouvait comme une douce sensation de puissance, la fortune :

- Une lettre et un mandat ! Qui peut les lui envoyer ?

- Un toubab. À Paris, il n'y a que des toubabs ! Penses-tu, Mety, que notre homme nous dit tout ?

- Si on donnait la lettre à Bah ?

- Non, femmes, non. Mon métier n'est pas de lire ou d'écrire les lettres ; disant cela, le facteur s'éloigna.

Adapté de Sembène Ousmane, *Le Mandat*,
Ed. Présence africaine

* un Solex : une marque de cyclomoteur

His body was running with sweat. His shirt clung to his skin. His face was shining. Breathing heavily, his mouth open, the postman struggled through the sand with his Solex*. Gripping the handlebars firmly, chest forward, he climbed the sandhill, cursing the inhabitants and the authorities.

"What are they waiting for to get the road tarred?" he thought. Housewives returning from the market called out to him in fun:

"Eye! man, you've got wet!"

They left him behind. He stopped. Resting his Solex against his belly, which stuck out suggestively, he wiped his face with his cotton handkerchief. He kept his eyes on the women's backs; nimble and light, their calabashes balanced on their heads, they hardly seemed to touch the ground. He set off again at a slower pace. [...]

The postman stood his Solex against the twisted stake of the doorway. Two women were seated on the ground. They returned his greeting with suspicion. They knew him, but because of his job, the man carried with him an unfavourable prejudice.

"Women, is your husband, Ibrahima Dieng, at home?" [...]

"You have never brought good news to this house."

"Just so. This morning it's the opposite. It's money."

"Where from?"

"From Paris. A money-order."

"Paris? Who does Ibrahima know in Paris? Are you sure it is for him? Bah, don't kill us with hope."

"There is even a letter with it. I know my job."

"You heard, Aram," called Mety, happily, to the second wife who had come up to them. She was younger, thin and hollow-cheeked, with a pointed chin.

"A money-order for how much?" asked Aram.

"Twenty-five thousand francs."

They marvelled at length at the amount.

"Yallah has come to us at last, Mety. And you were always going on about our bad luck" said Aram.

Mety held the advice-note and the letter in her hand. It gave her a delightful feeling of power, of wealth.

"A letter and a money-order! Who can have sent them?"

"A toubab. In Paris there are only toubabs! Mety, do you think our man tells us everything?"

"Shall we give the letter to Bah?"

"No, women, no. It isn't my job to read or write letters."

With that / With these words, the postman left them.

Adapted from Sembene Ousmane,
The Money-Order, Ed. Heinemann

* a Solex : a certain make of moped

Traduction proposée / Suggested translation

My Beginnings

My grandfather, Agbefia, was a wealthy fisherman. He owned four large drag-nets and three fishing boats. He did not employ people but he was the head of a fishing company. A group of men in the village where he lived helped him to cast his nets and to draw them in, and in return they received a proportion of the catch, which their wives sold in the market. But they had no shares in the nets or boats and were free to leave my grandfather whenever they liked.

Every morning, the old man would leave his house before dawn and walk on the sea-shore. He watched the changing colours of the sea and studied the movements of the clouds in the sky. From these he foretold what the weather would be like, and decided where and when to cast his nets that day. Many of his company slept on the beach, and when he had made his decision he would wake them, and give them their instructions before he returned to his house. [...]

During my childhood, my grandfather had four wives, and between them they had twenty-five children. He had had, in all, eight wives, but the other four had proved unfaithful, or in some other way unsatisfactory, and he had sent them away.

My own grandmother, Yakuví, was his favourite and the one who stayed with him to the end of his life. In middle age, my grandfather built a small, but strong and beautiful house, a few hundred yards away from the great family house and compound, which was by then teeming with his children and grandchildren. And he took only my grandmother Yakuvi with him, and together they spent the years of their old age in peace there. And during their last days, he married her for a second time in a Christian ceremony.

Yakuvi had eight children and my father, Nani, was her fourth son. He was the first of his family to go to school. He attended first a French primary school in Lome, and then a Roman Catholic school in Denu. He did well, and was one of the very few young men selected to attend the only Teacher Training College in the whole country. I remember a faded photograph that hung on the sitting-room wall during my childhood. It was of a group of students with my father, Nani, among them.

Adapted from Francis Selormey, *The Narrow Path*, Ed. Heinemann

Mes débuts dans la vie

Mon grand-père, Agbefia, était un pêcheur fortuné / un riche pêcheur. Il possédait quatre grands filets et trois bateaux de pêche. Il n'avait pas d'employés, mais il était à la tête / il était le chef d'une société de pêche. Un groupe d'hommes du village où il habitait l'aidait à jeter ses filets et à les ramener / remonter, en retour ils recevaient une partie de la prise et leurs femmes la vendaient au marché. Mais ils ne possédaient ni les filets ni les bateaux et ils pouvaient cesser / étaient libres de cesser de travailler pour mon grand-père lorsqu'ils le désiraient.

Tous les matins, le vieil homme quittait la maison avant l'aube et s'en allait marcher sur le rivage. Il observait les couleurs changeantes de la mer et étudiait le mouvement des nuages dans le ciel. Il pouvait ainsi prévoir le temps qu'il allait faire et décider du lieu et de l'heure où il jetterait ses filets ce jour-là. La plupart de ceux qui travaillaient pour lui dormaient sur la plage et lorsqu'il avait pris sa décision, il les réveillait puis il leur donnait ses instructions avant de rentrer chez lui.

Quand j'étais enfant, mon grand-père avait quatre femmes, qui avaient vingt-cinq enfants. Il avait eu huit épouses en tout, mais les quatre autres s'étaient révélées infidèles ou insupportables, et ils les avaient renvoyées.

Ma propre grand-mère, Yakuví, était sa préférée, et elle resta avec lui jusqu'à la fin de sa vie. Lorsqu'il eut un certain âge, mon grand-père construisit une maison, petite mais belle et solide, à quelques centaines de mètres de la concession et de la maison familiales, qui étaient alors pleines d'enfants et de petits enfants. Il ne prit avec lui que ma grand-mère Yakuvi, et ensemble ils passèrent le reste de leurs vieux jours, dans la paix. Tout à la fin, il l'épousa une seconde fois, à l'église.

Yakuvi avait huit enfants et mon père, Nani, était son quatrième fils. Ce fut le premier de la famille à aller à l'école. Il fut d'abord inscrit dans une école primaire française de Lomé, puis dans une école catholique de Denu. Bon élève, il fut l'un des tout premiers jeunes gens à fréquenter la seule école normale du pays. Je me souviens d'une photo toute jaunie accrochée au mur du salon quand j'étais enfant. Elle représentait un groupe d'élèves, et mon père, Nani, se trouvait parmi eux.

Adapté de Francis Selormey, *Kofi, l'enfant du Ghana*, Ed. Dapper